



Eric Wittersheim

Supporters du PSG

*Une enquête dans les tribunes
populaires du Parc des Princes*



LE BORD DE L'EAU



AVANT-PROPOS
LA FIN DES SUPPORTERS

Le stade de football serait le théâtre d'une double tragédie. D'abord une tragédie sociale : celle d'un peuple dominé, assistant passivement au spectacle de ces virtuoses du ballon rond que sont les footballeurs. Ensuite, une tragédie tout court : celle d'un espace confiné, le stade, propice à toutes les dérives d'une société moderne et déshumanisée : violence incontrôlée, racisme, fascisme...

En toile de fond, à la fois dominé et inquiétant, passif et violent, la figure du supporter « ultra ». Assimilés à de nouvelles « classes dangereuses », les supporters de football sont l'objet d'innombrables condamnations de la part des intellectuels, des dirigeants politiques et même des dirigeants de clubs.

C'est contre ce genre d'affirmations, très courantes, et profondément condescendantes, que s'est construit ce livre. Il est basé sur une enquête de terrain menée durant près de deux ans parmi les supporters Ultras du Paris-Saint-Germain, ceux du fameux « kop de Boulogne ». Dans cette étude concise et au ton parfois vif, je montre à partir des pratiques et des discours d'un groupe de supporters que la plupart des écrits les concernant reposent avant tout sur des condamnations morales. Ces supporters ultras, souvent violents dans leurs propos, ne le sont que très rarement dans les faits¹.

¹ N. Hourcade, « La violence, chez les ultras, est marginale et centrale », 14 mai 2013, <http://www.lavoixdunord.fr/sports/nicolas-hourcade-sociologue-la-violence-chez-les->

Au-delà des provocations verbales qui permettent aux Ultras d'être connus et reconnus – provocations qui font aussi le bonheur de la presse – on découvre, si on ne s'en tient pas aux seules apparences, une profonde culture libertaire et une attitude de contestation générale : du patronat, du marché, des élites, des médias, etc. C'est l'une, si ce n'est la principale ambition de ce travail : replacer l'étude des supporters dans la perspective plus large d'une sociologie des classes populaires (p. 139-140).

C'est pour tenter de saisir ce qui se passe dans les stades, et d'expliquer cette forme assez particulière d'engagement et de mobilisation qu'est le supportérisme¹, que j'ai choisi de mener une enquête parmi les ultras du PSG. Pendant près de deux ans, je me suis rendu pratiquement à chaque match à domicile avec un groupe de fidèles supporters qui possédaient un abonnement pour aller voir tous les matches de « leur » équipe. J'ai délibérément choisi d'enquêter parmi des supporters à la réputation sulfureuse : les ultras du « kop de Boulogne », ces fans du PSG supposés alors être les plus violents et racistes des supporters français. L'enquête fut menée durant de ce que l'on considère souvent comme le premier « âge d'or » du PSG (1993-95), lorsque ce club jouait les premiers rôles dans le championnat de France et en Coupe d'Europe. Une époque durant laquelle ses supporters firent souvent parler d'eux, alimentant tous les fantasmes sur ces nouvelles « classes dangereuses » que représentent les supporters de football aux yeux des médias et d'une grande partie des milieux intellectuels.

Je débutais alors mon parcours dans les sciences sociales, et j'étais stupéfait de voir à quel point les travaux que je lisais décrivaient une pratique et un monde éloigné de la réalité que

ia182b0n1250061

1 L. Lestrelin, 23 avril 2010, « Le supportérisme, une forme de militantisme ? », <http://lestrelin.canalblog.com/archives/2010/04/23/17667034.html>

je connaissais : celles de supporters lambda, de jeunes gens normaux, qui au-delà de moments d'excitation bien codifiés et délimités menaient des existences tout à fait analogues à celles des gens de leur âge et de leur milieu social. J'étais également surpris d'observer que la nécessité de théoriser et de monter en généralité amène à ne retenir que les faits les plus signifiants, les individus les plus exaltés, ou les situations les plus extraordinaires. Surpris aussi de voir à quel point, pour donner du sens à ces interprétations du sport, les sciences sociales faisaient peu de cas du degré d'engagement et de distanciation des individus. Je souhaitais donc saisir la réalité par une ethnographie au plus près des acteurs et des intentions qu'ils donnent – ou non – à leurs propos comme à leurs actions, contre une certaine sociologie qui généralise parfois trop et ne laisse guère entrevoir ce que font les véritablement individus, ce que fait un « homme moyen » comme le suggérait Marcel Mauss. C'est tout cela qui m'a décidé à entreprendre cette recherche.

On est cependant en droit de se demander si cette publication, vingt ans après l'achèvement de l'enquête, est opportune¹. Si c'est le cas, on le doit au moins autant à l'évolution des débats sur le supportérisme qu'aux qualités intrinsèques de ce travail.

Une « disneylandisation » des stades ?

Le football est devenu « tendance » dans certaines couches sociales supérieures, et une culture décalée de la mémoire de ce sport s'est développée dans le sillage de magazines comme *Les Cahiers du football* et *So Foot* : cette enquête, qui évoque le PSG de la glorieuse époque des Ginola, Weah, Rai et Lama (joueurs phares du club dans les années 1990), a un

¹ J'ai cédé en cela à l'amicale pression d'Albert Piette, qui dirigea, à l'Université Paris 8, le mémoire dont est tiré ce livre.

côté « anthropologie vintage » qui plaira sans doute aux amateurs de nostalgie footballistique et de vignettes Panini. Cette mode du football rétro n'est pas toujours exempte d'une certaine condescendance : quand les footballeurs d'hier comme d'aujourd'hui nous font rire par leurs coiffures ou par leurs déclarations, c'est le plus souvent à leurs dépens. Le football n'est plus seulement un sport populaire, banlieusard ou rural, et ouvrier. Il est également, voire peut-être surtout, devenu la vitrine d'une culture du luxe, du « bling-bling » et de la réussite individuelle, qui s'est répandue aussi bien dans les tribunes que parmi les joueurs eux-mêmes. Cette tendance à vouloir policer et « marchandiser » les tribunes est critiquée par le sociologue Nicolas Hourcade, pour qui l'unanimité de la lutte contre le hooliganisme annonce avant tout « une mise en avant de la figure du supporter-client qui consomme docilement le spectacle et ses produits dérivés¹ ».

L'arrivée à Paris, grâce à l'argent du fonds d'investissement du Qatar, de Zlatan Ibrahimovic, fantasque et populaire attaquant suédois, a redonné à ce club une classe et un attrait qui l'avaient abandonné depuis la glorieuse époque qui est évoquée dans le présent ouvrage. Ce joueur, aussi connu pour ses exploits balle au pied que pour ses aphorismes empreints de mégalomanie², a redonné à beaucoup l'envie d'aimer le PSG, d'aimer le football, son adrénaline, sa mauvaise foi, sa rage de perdre... Le PSG est redevenu un grand club sur la scène française et européenne, mais il a perdu en chemin l'une de ses principales caractéristiques : sa très mauvaise réputation due à ses supporters, ceux du fameux « kop de Boulogne », connus pour leurs banderoles provocatrices, leurs chants agressifs durant les matches et leurs altercations

1 « Nouveaux stades, nouveaux supporters ? », tribune parue dans *L'Humanité*, 8 juillet 2007, reprise ici : <http://www.sofoot.com/blogs/marxist/nouveaux-stades-nouveaux-supporters-une-tribune-de-nicolas-hourcade-144697.html>

2 Cf. sa savoureuse autobiographie : *Moi, Zlatan Ibrahimovic*, co-écrite avec le journaliste David Lagercrantz (2013).

avec la police ou des groupes de supporters adverses. Qui pourrait le regretter ?

Pendant, dans son effort pour débarrasser ses tribunes de quelques dizaines de supporters associés à des groupuscules d'extrême-droite, voire néo-nazis, les instances du PSG ont dû tailler à la hache dans ce qui constituait le vivier populaire des soutiens de ce club¹. En se débarrassant de quelques dizaines de supporters gênants (et certainement, en effet, dangereux), le club parisien s'est également coupé volontairement d'une grande partie de sa base populaire, prolétarienne, en cherchant à attirer de nouveaux publics au stade. Des supporters plus occasionnels, venant en famille, et prêts à payer, de temps en temps, des sommes beaucoup plus importantes pour se rendre au Parc des Princes que ne le faisaient les traditionnels « abonnés ». Une « disneylandisation » des stades de football² dénoncée par de rares journalistes, comme Joachim Barbier (*So Foot*), pour qui « il y a une vision d'énarque du foot. Elle est liée au mépris des élites consanguines vis-à-vis du peuple³ ».

À l'image de l'Angleterre durant les années 1990, depuis quelques années, en France, tous les grands clubs ont pris des mesures drastiques contre les groupes de supporters ultras, condition nécessaire à la mise en place d'un « football durable » (cf. le *Livre vert du supportérisme*, 2010) : interdictions de déplacement des supporters et fermeture de tribunes entières dans certains stades, y compris au niveau amateur. Depuis plusieurs années des groupes de supporters se mobilisent et, fait rare, s'associent pour protester, le plus souvent par des banderoles visibles dans les stades : « supporter n'est

1 Voir le site web : « Culture-Ultra, militant d'un football populaire » : <http://www.culture-ultra.com/index.php>

2 <http://debats.terrafermina.com/sport/football/1431-foot-la-france-veut-elle-dissoudre-ses-supporters/reperes>

3 <http://www.20minutes.fr/sport/football/euro/948729-joachim-barbier-la-france-vision-foot-liee-mepris-elites-vis-a-vis-peuple>

pas un crime » ; « pas de fumigène, pas de drapeau, pas d'ultra, les stades de demain : des moutons pleins de pognon » (Marseille) ; « liberté pour les Ultras » (Paris). Le 6 mai 2014, quinze associations de supporters de football adressaient une lettre à la ministre des Sports Najat Vallaud-Belkacem, lui demandant d'intervenir pour restaurer le dialogue entre eux et les instances dirigeantes du football. Des clubs de supporters « ultras » de Paris, Montpellier, Toulouse, Nantes, Lens... déplorent dans cette lettre que la France soit, avec la Moldavie et l'Azerbaïdjan, le seul pays à ne pas suivre la recommandation de l'UEFA qui préconise la mise en place d'« agents de liaison supporters » dans chaque club de football professionnel.

Cette coupure entre les clubs et leurs supporters historiques n'a donc pas épargné le Paris-Saint-Germain. En 2010, poussée à la fois par la Mairie de Paris et par la recherche de nouveaux investisseurs, la direction du PSG a mis en place « un plan de sécurité » dont la finalité était de « pacifier les tribunes du Parc ». Parmi les principales mesures, le placement aléatoire, uniquement pour les anciens abonnés des tribunes G, K, Auteuil et Boulogne : la grande majorité de ces anciens abonnés boycottent désormais le Parc des Princes. Or, l'abonnement annuel représente la clef de voûte de l'engagement d'un supporter pour son club :

« Pour le supporter, l'abonnement au stade est avant tout une marque de fidélité, un engagement de longue durée qui lui permet d'avoir sa place réservée à l'année, toujours au même endroit. (...) des liens se créent entre les supporters, habitués à se côtoyer match après match¹. »

Tout déplacement est interdit à partir de février 2010, via des arrêtés préfectoraux interdisant la présence de supporters parisiens dans la ville où se déroule le match. La

¹ Cf. F. Berteau, *Le dictionnaire des supporters : côté tribunes*, Paris, Stock, 2013.

plupart des associations décident alors de se mettre en sommeil. Les principales mesures de “ce plan Leproux” étaient le placement aléatoire des abonnements en tribunes Auteuil, Boulogne et G, la disparition de la vente des places en tribune latérale et l’apparition de grilles de séparation en tribune Auteuil Rouge et Bleu.

« Résultat : qu’ils soient d’“Auteuil” ou de “Boulogne”, beaucoup de supporters rejettent ce mode de placement, renoncent à leur abonnement et boycottent le stade. Au total, 13 000 fidèles de l’équipe parisienne – loin d’être tous violents – sont, de fait, sanctionnés. Le club s’en moque : d’autres spectateurs, bien plus faciles à gérer, sont prêts à prendre le relais². »

Pour certains supporters historiques tels que Michel C.³, principal protagoniste de la présente enquête, cela signifie une quasi-impossibilité de se rendre au stade avec leurs enfants, du moins dans les tribunes dites « populaires » (les virages), puisqu’ils ne peuvent pas être placés au même endroit ; difficile, donc, de les socialiser à cette culture du supporter qui se transmet souvent de père en fils. À la suite des mesures prises par la direction du PSG, avec l’appui des pouvoirs publics, plusieurs centaines de supporters parmi les plus anciens et les plus fidèles aux clubs ont été interdits de stade pour des périodes plus ou moins longues. Certains, pour avoir arboré une écharpe portant le nom d’un club de supporters, se voient signifier une IAS (interdiction administrative de stade) de trois mois⁴. Le divorce entre le club et ses supporters semble bel et bien consommé. Mené selon les mêmes termes qu’en Angleterre une vingtaine d’années plus tôt, ce « nettoyage »

1 Du nom du président du PSG à l’époque, Robin Leproux.

2 F. Berteau, *op. cit.*, 2013.

3 Tous les noms ont été modifiés pour préserver l’anonymat des enquêtés.

4 <http://tempsreel.nouvelobs.com/sport/20130409.OBS7321/psg-trois-ans-de-guerre-contre-ses-supporters-en-dix-histoires.html>

des tribunes semblait déjà s'annoncer, lorsque j'ai mené cette enquête de terrain. Un journaliste de *L'Équipe* parlait déjà, à propos des rapports houleux des supporters du PSG avec les dirigeants du club, d'une

« rupture subtile entre l'essence d'un sport, fondamentalement populaire, et une manière de le concevoir, de le diriger, de l'utiliser qui aurait oublié d'en respecter les règles » (*L'Équipe*, 19 avril 1994, p. 3).

Un autre point de vue sur les supporters

La publication de cette enquête sur les supporters ultras du PSG des années 1990 pose un certain nombre de questions. Le choix de ne pas l'actualiser, soit par de nouvelles références bibliographiques, soit par des faits ou des observations plus récentes qui seraient venues en quelque sorte la confirmer ou l'infirmer, est pleinement assumé. Ce travail, rédigé à l'époque dans un temps relativement court (deux mois) mais après une enquête de près de deux ans, y aurait perdu de sa cohérence et de sa force. Mais surtout, la publication d'une enquête vieille de vingt ans permet d'avoir un regard critique sur la situation actuelle du supportérisme en France, et en particulier à Paris.

Le manuscrit initial n'a été retouché qu'à la marge : quelques formulations ont été précisées, et des passages un peu trop généraux sur le sport ont été supprimés. La première partie, plus théorique, porte sur la critique de la surinterprétation et de la métaphore en sciences sociales. Elle insiste sur l'importance de ne pas sortir les faits sociaux les plus « exceptionnels » de leur contexte.

Pour mieux délimiter son objet, pour mieux se distinguer le champ, ou pour mieux coller à son maître à penser (ou à sa propre théorie, comme lorsque Pierre Bourdieu applique au sport les grands principes de sa sociologie de la domina-

tion) chacun force allègrement le trait. Cette première partie ressemble parfois à un véritable bêtisier de la sociologie du sport et du football. La deuxième partie du livre se concentre elle sur l'enquête de terrain menée parmi des supporters du kop de Boulogne. L'essentiel, l'aspect le plus original dans mon travail réside donc dans cette enquête de terrain dans laquelle je décris les pratiques ordinaires de ces supporters qui faisaient partie de l'un des kops considérés comme les plus dangereux d'Europe.

La connivence que j'entretenais avec l'un de ces supporters (un ami d'un ancien camarade de lycée, appelé ici Michel) m'a permis de vivre dans ce groupe, le temps des matches, comme un supporter lambda. Certains des membres du groupe ont d'ailleurs longtemps ignoré que j'étais là aussi pour mener une enquête de terrain. Ma jeunesse (j'avais entre 23 et 24 ans) compte pour beaucoup dans la fraîcheur de regard et la grande disponibilité qu'il m'a fallu pour mener à bien cette enquête. J'ai également observé ce groupe (ou plutôt, *participé avec eux*), à des soirées foot à la télévision pour la retransmission de rencontres importantes jouées à l'extérieur. Des entretiens individuels, ou parfois de groupes, sont venus compléter ce corpus de matériaux de première main. J'ai essayé d'articuler au mieux les observations, rapportées dans mon journal de terrain, ainsi que les propos des supporters, en prenant bien soin – c'est même l'une des clefs de ce travail – de penser à chaque fois la nature et le contexte d'énonciation de ces propos.

Depuis cette enquête, des travaux importants sont venus grossir la bibliographie sur les supporters et sur le football en général¹. Dans le même temps, la sociologie et l'anthropo-

1 Voir entre autres le livre de Ludovic Lestrelin, *L'autre public des matches de football*, Paris, Editions de l'EHESS, 2010 et son blog : « Comment peut-on être supporter de football ? » <http://lestrelin.canalblog.com/archives/2013/01/04/25690081.html>; S. Guyon, « Supportérisme et masculinité : l'exemple des Ultras à Auxerre », *Sociétés et représentations* 24, 2007 : 79-95; W. Nuytens, *La popularité du football. Sociologie des supporters à Lens et à Lille*, Arras, Artois Presses Université, 2004, et un récent numéro spécial de

logie entreprenaient une révision parfois radicale de certains concepts totalisants, ou de conceptions trop déterministes. La critique du symbolisme, l'intérêt pour les détails, mais aussi l'attention plus grande accordée aux intentions et aux justifications des acteurs, ont largement remis en cause ces grandes théories dans lesquelles, comme l'écrivait Jean Bazin à propos de l'anthropologie : « L'indigène n'agit pas, il illustre un comportement coutumier caractéristique, il révèle une vision du monde ou témoigne d'une 'mentalité' qui lui sont propres¹. » Le sens que nous, chercheurs, attribuons aux actions et aux propos de ceux que nous étudions n'a pas forcément plus de légitimité que celui que leur donnent les acteurs eux-mêmes. C'est le but de ce livre que de redonner la parole à ces « vrais » supporters qui ont progressivement été écartés des stades de football.

Paris, septembre 2014

la revue *Mouvements* n° 78, 2014(2) : « Peut-on être de gauche et aimer le football ? ». Sur le rapport entre football et classes populaires, voir l'ouvrage de S. Beaud, *Affreux, riches et méchants ? Un autre regard sur les Bleus*, Paris, La Découverte, 2014 ; J. Sorez, *Le football dans Paris et ses banlieues. Un sport devenu spectacle*, Presses Universitaires de Rennes, 2013 ; la thèse de F. Rasera, *Le métier de footballeur. Les coulisses d'une excellence sportive*, 2012, Université de Lyon 2 et la recherche doctorale en cours de N. Damont sur l'apprentissage du métier de footballeur en centre de formation.

1 Cf. J. Bazin, *Des clous dans la Joconde*, Toulouse, Anacharsis, 2008.